

Romain Rolland
Péguy

Préface de Marc Crépon
La Découverte, Paris, 2015
450 p., 25 €

Le *Péguy* de Romain Rolland est une œuvre posthume, écrite en 1942-1943 alors que l'écrivain vivait, silencieux, à Vézelay, et qui ne fut publiée, à sa demande, qu'après la libération du territoire français, en 1944. Il s'agit, à sa manière, d'une nouvelle « vie héroïque », après celles de Gandhi ou Haendel, mais aussi d'un nouveau volet de son autobiographie, complétant son *Voyage intérieur* de 1942 : Rolland, quarante ans après, revient sur son amitié tumultueuse avec Péguy et le rôle, souvent négligé, que lui-même a joué dans les *Cahiers de la Quinzaine*. En même temps, cet essai médité, sans égal dans la littérature française, s'efforce, au plus près de la personnalité de Péguy et de son œuvre, abondamment citée, d'arracher l'écrivain, tel qu'il fut, aux récupérations cléricales ou aux annexions politiques de la « Réaction ». On sait que le fils même de Péguy, Pierre Péguy, a voulu mettre son père au service de la Révolution nationale de Vichy (*Le Destin de Charles Péguy*, 1941) et que les dévots se sont autorisés de son nom.

Un saint, Péguy ? Rolland rétablit le « vrai » Péguy qu'il a connu intimement, avec ses lumières et ses ombres, dont cette haine absurde dont il a poursuivi Jaurès, et ses amours secrets. Il n'oublie pas ce qu'il doit lui-même à Péguy, qui accueillit dans les *Cahiers* ses premières pièces (*Les Loups*), sa *Vie de Beethoven* de 1903, dont le succès sauva la publication, et surtout les dix livres de *Jean-Christophe* de 1904 à 1912. Mais, sans renier la profondeur de cette amitié exigeante, de cette « connivence », pour reprendre le terme de Marc Crépon dans sa juste préface, Rolland se met à *bonne distance*. Il a aussi conscience, lui qui écrit sous l'Occupation, après la défaite de 40, de tout ce qui le sépare de cette aventure des *Cahiers*. Non seulement Péguy, comme il en avait eu lui-même le pressentiment, a trouvé la mort dès les premiers combats, mais cette mort et bien d'autres ont conduit Rolland à s'élever, en septembre 14, dans l'article « Au-dessus de la mêlée » du *Journal de Genève*, contre le sacrifice de la « jeunesse héroïque du monde » et à rejoindre les rangs de ceux qui refusaient cette guerre barbare. Mais – se demande Rolland en 1943 – qu'eût fait et dit Péguy s'il avait survécu ? Pour sa part, « ondoyant et divers », il a connu dans sa pensée plusieurs étapes assez opposées (la défense de « l'indépendance de l'esprit » en 1919, le rapprochement avec l'Allemagne, l'incursion dans la pensée indienne, le ralliement au communisme dans les années trente et, face au nazisme, la rupture, douloureuse, avec ses amis pacifistes), des évolutions qui auraient bien étonné ou indigné, ou séduit le socialiste Péguy.

Mais au fond, dans cette biographie critique, mais fraternelle, Rolland veut mettre en lumière, dans une démarche particulièrement scrupuleuse, une dimension particulière de la pensée de Péguy. Sans doute s'emploie-t-il à défendre la poésie abondante – pour dire le moins – des *Mystères* et d'*Ève*, et s'amuse-t-il un peu, lui, l'ami de Lavis, des attaques furibondes et excessives (prophétiques ?) de Péguy à l'encontre du « part intellectuel », de la Sorbonne et du « monde moderne » corrompu par l'argent. Mais surtout, contre ceux qui croient pouvoir le nier (comme son amie M^{me} Favre, la mère de Jacques Maritain), Rolland souligne le catholicisme foncier de Péguy, un catholicisme de paroisse médiévale, avec ses saints (Jeanne d'Arc...) et ses rites (le pèlerinage à Chartres). Un catholicisme proche de celui, très charnel, de Claudel qui, à l'époque (en 1940) cherche, sans trop de délicatesse, à convertir, après son épouse Marie, son vieil ami Rolland.

Mais cela ne veut pas dire que l'Église (les « curés ») ait vraiment le droit de le revendiquer. Ce traditionalisme assumé ne signifie pas que Péguy se serait résolu à se soumettre aux condamnations de Rome (comme celle de Bergson en 14) : à ses yeux, un dogme comme celui, horrible, de la damnation est inacceptable, et les censures de l'Index ne sont tout au plus que des « poteaux indicateurs » qui peuvent orienter la marche du pèlerin, sans lui dicter sa route, « se faisant ». Rolland, en décrivant, avec finesse et sympathie, cette position d'hérésie obéissante (dans la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, le dernier texte de Péguy), ne retrouve-t-il pas lui-même ses propres ambiguïtés, quarante ans après, celles d'un « compagnon de route » déçu, voire scandalisé par le pacte germano-soviétique, et toujours attaché à « l'indépendance de l'esprit », malgré ses errements, et aspirant lui aussi à une « religion du salut temporel de l'humanité » ? Bref, c'est sur le point qui pourrait sembler représenter la plus grande divergence (le catholicisme vieille France de Péguy) que Rolland retrouve, dans un geste de critique fraternelle, à bonne distance, le vrai terrain de convergence : dans le vocabulaire de Péguy lui-même, une commune « opération de désentrave » et de « renégation perpétuelle ».

Jean Lacoste